

Retrouvez l'orchestre sur internet à <http://osco.free.fr>
Tous les détails sur les prochains concerts, comment faire partie de l'orchestre, etc.

LE PROGRAMME

Dimanche 3 avril 2011

Ce concert est produit par l'association Art et Culture dans la Cité

Vous jouez en amateur du violon, de l'alto, du violoncelle ou de la contrebasse ?
L'orchestre symphonique du campus d'Orsay recrute !
Voir page 2

Un concert pour le plaisir

Voici un programme bien hétéroclite : Vivaldi, Saint-Saëns, Ravel, Dvorak, avec du piano, de la guitare et un mouvement de symphonie ... Quel est le lien entre les œuvres présentées ce soir ? Eh bien, justement, il n'y en a pas. Ou plutôt, c'est le plaisir de jouer et d'écouter qui a guidé les choix du directeur musical de l'orchestre ; le plaisir, aussi, de collaborer avec un artiste comme Olivier Herbay, au parcours atypique, et de saluer la performance d'un musicien capable de jouer en soliste dans le même concert de deux instruments aussi différents que la guitare et le piano. Et pourquoi le concerto pour la main gauche ? Tout simplement parce que jouer de la guitare nécessite à la main droite des ongles gênants pour le piano ... Alors laissons de côté la cohérence musicologique. Jouer un seul mouvement d'une symphonie n'est qu'un retour aux sources si on se réfère aux programmes des concerts des siècles passés, où les orchestres d'alors n'hésitaient pas à enchaîner des fragments d'œuvres.



Olivier Herbay un musicien atypique

Olivier Herbay découvre la musique très jeune. Il fait des études musicales et pratique le piano, la guitare, le luth et l'orgue. Il entre au Conservatoire National de Région de Versailles en classe de piano puis au CNSM de Paris, en classe de guitare avec Alexandre Lagoya. Lors de ses études musicales Olivier a été lauréat du Printemps de la Walcourt, obtenu les Prix de l'Union des Conservatoires du Val de Marne, le prix du Conservatoire National de Région de Versailles et du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris en piano et guitare.

A l'âge de vingt ans, son goût pour les Arts le mène à suivre un cycle de formation à la gravure et à la peinture. Il apprendra à maîtriser ces deux disciplines auprès du graveur français René Lannoy à Bruxelles et du peintre Jean Vénitien de l'école des Beaux Arts de Paris.

Pendant cette période, pour subvenir à ses besoins Olivier fait des jardins. Et c'est à cette époque qu'il remporte le 1er Prix du Jury et du Public au 15ème Concours International des Grands amateurs de Piano de Paris. Son répertoire est le fruit d'un choix minutieux. Il sélectionne des œuvres fortes qu'il explore avec toute sa sensibilité et ses convictions et fait partager au public les émotions que ces œuvres lui inspirent.

Il propose des récitals autour de divers thèmes. Ses auteurs favoris sont Bach, Beethoven, Liszt, Prokofiev, Ravel...



Mais il joue également des créations d'auteurs contemporains et ses propres compositions et transcriptions. Il a réalisé notamment un arrangement pour guitare et flûte du concerto pour flûte et orchestre de Khatchatourian, une transcription pour guitare et une fantaisie pour piano à partir d'œuvres de Jean Sébastien Bach, des transcriptions pour piano seul de l'adagio du concerto en sol pour piano et orchestre et du concerto pour la main gauche de Maurice Ravel.

Olivier dispense des cours à des élèves enthousiastes et est titulaire d'une classe de piano et de guitare à l'Ecole d'Art et Musique de Gif-sur-Yvette.

Saint-Saëns et sa danse macabre

Camille Saint-Saëns naît à Paris le 9 octobre 1835. Enfant prodige, incroyablement doué, Saint-Saëns écrit ses premières pièces pour piano à l'âge de trois ans et demi. En 1840 (à quatre ans !), il joue dans un salon une sonate de Mozart. En 1848, il entre au Conservatoire de Paris où il suit les classes d'orgue et de composition. En 1851 il obtient un Premier Prix d'orgue. Mais les années difficiles commencent : on lui refuse le Prix de Rome en 1852, car il est trop jeune ; en 1864 on l'exclura encore, le jugeant cette fois trop âgé... Comme il défend Berlioz, Liszt et Wagner (trois compositeurs qui lui accordent amitié et admiration), il passe pour révolutionnaire et l'on condamne sa musique. En 1853, année de sa Première Symphonie, il est nommé organiste à Saint-Merri, puis en 1858 à la Madeleine, où il improvise magistralement. En 1861 il entre à l'Ecole Niedermeyer, où il formera Fauré et Messager, basant son enseignement sur l'étude des classiques allemands. Paradoxalement, ce symbole vivant de l'académisme sous la Troisième République s'impose difficilement : son premier opéra, le Timbre d'argent (1864), ne sera monté qu'en 1877, et c'est grâce à Liszt que son chef-d'œuvre lyrique, Samson et Dalila, est représenté à Weimar la même année. Grâce au legs d'un généreux bienfaiteur, il quitte son poste à la Madeleine et se consacre à la composition. En 1875 il se marie sur un coup de tête, mais la mort de ses deux jeunes enfants en 1878 bouleverse sa vie et accuse sans doute son scepticisme ("Au fur et à mesure que la science avance, Dieu recule", écrit-il). Sa vie conjugale s'effondre l'année même où il élu au fauteuil de Reber à l'Institut (1881). Il mène alors une vie errante, souvent sans domicile fixe, donnant une multitude de concerts dans le monde entier. Ces années 1880 voient l'apogée de son talent : l'opéra Henri VIII (1883), la Symphonie avec orgue et le Carnaval des animaux (1886), la comédie musicale Ascanio (1888). Schumann, Liszt surtout, sont ses maîtres à penser en matière de concerto, de poème symphonique (Phaéton, 1873). Son savoir est prodigieux. Debussy, qui ne l'aimait guère, disait "Saint Saëns est l'homme qui sait le mieux la musique du monde entier". Cette érudition, l'admiration qu'il porte aux

grands maîtres du passé, jugulent plus son inspiration qu'elles ne la libèrent. L'éblouissant Concerto "Égyptien" de 1896 est son adieu aux grandes formes instrumentales. Quelques succès de théâtre (Hélène, les Barbares) n'ajoutent rien à sa gloire. Ce "contemporain" de Chopin écrit en 1908 la première musique de film (pour l'Assassinat du Duc de Guise), et réprouve le sacre du pompiérisme, alors qu'il ne songe qu'à maintenir une tradition française d'équilibre et de clarté. Il meurt à Alger, le 16 décembre 1921.



Une orchestration surprenante pour l'époque

La Danse macabre, opus 40, est un poème symphonique composé en 1874 par Camille Saint-Saëns d'après un poème éponyme d'Henri Cazalis. Jouée pour la première fois le 24 janvier 1875, sous la direction d'Édouard Colonne, cette œuvre a été dénigrée par le public. C'est aujourd'hui un morceau célèbre. Cette danse macabre est une version pour orchestre d'une mélodie écrite par Saint-Saëns en 1872. La première audition en 1875 surprit par l'emploi du xylophone, inutilisé à l'époque dans un orchestre symphonique. Franz Liszt, ami du compositeur, en a effectué un arrangement pour piano seul, qui a été ensuite réarrangé par Vladimir Horowitz. Saint-Saëns lui-même cite le thème principal dans son Carnaval des animaux - n°12 "Fossiles", avec l'indication "Allegro ridicolo". Il en a aussi écrit un arrangement pour deux pianos. (suite page 2)

Maurice Ravel est le compositeur français le plus joué dans le monde.

Né le 7 mars 1875 à Ciboure (64), pays de sa mère, Joseph Maurice Ravel a des ascendances savoyarde et suisse du côté de son père. Entré au Conservatoire de Paris en 1889, il y bénéficie notamment de l'enseignement de Gabriel Fauré. En 1901, sa cantate Myrrha lui vaut un second prix au Concours de Rome. Mais son modernisme et ses dons exceptionnels lui valent aussi l'inimitié des traditionnalistes. Ses premières œuvres (Menuet antique, Habanera, Jeux d'eau, Quatuor en fa et Schéhérazade) sont remarquées et discutées, et Ravel est déjà très connu en 1905. C'est entre 1905 et 1913 qu'il composera l'essentiel de son œuvre. En 1910, il est l'un des co-fondateurs de la Société musicale indépendante (S.M.I.), créée pour s'opposer à la très conservatrice Société nationale de musique. Si les Valses nobles et sentimentales et L'Heure espagnole passent relativement inaperçues, ce n'est pas le cas de Daphnis et Chloé, créé aux Ballets russes en 1912 sur une commande de Diaghilev. La guerre met un terme provisoire à cette intense production. Il ne se remettra activement à la composition qu'en 1919, reprenant son projet de La Valse, qui ne sera créée qu'en 1928. Son style évolue comme l'attestent sa Sonate pour violon et violoncelle (1920-1922), L'Enfant et les sortilèges (1925), le Boléro (1928) ou les deux Concertos pour piano et orchestre (1929-1931). De retour de deux tournées de concerts aux États-Unis (1928) et en Europe centrale (1931), Ravel ressent les premières atteintes de l'affection cérébrale qui va le détruire. Le 9 octobre 1932, il occupe un taxi qui entre



en collision avec un autre véhicule. L'accident provoque quelques blessures, sans grande gravité. Mais ensuite, les troubles du langage et de la coordination dont le musicien commençait à souffrir augmentent jusqu'à anéantir toute faculté créatrice. Il meurt à Paris le 28 décembre 1937, après une vaine intervention chirurgicale.

année environ 1.5 millions d'euros de droits d'auteur. A qui ? A un ancien directeur juridique de la Sacem, Jean-Jacques Lemoine, parti en 1969. En effet, en 1937, le seul héritier était son frère Édouard, qui honorait la mémoire du compositeur, jusqu'à ce qu'un accident l'oblige à prendre une aide à domicile. Celle-ci, Jeanne Taverne, le persuade de lui léguer tous ses biens. C'est alors qu'intervient Lemoine, devenu conseiller juridique des Taverne, qui obtient en 1971 pour lui-même les droits d'édition au détriment des éditions Durand, puis les droits d'auteur au profit d'une mystérieuse société Arima.

Comment ? Par des comptes anonymes dans des paradis fiscaux tels que Monaco, Gibraltar, Amsterdam, les Antilles néerlandaises et les Iles Vierges Britanniques. C'est une bataille juridique qui a duré pendant dix ans. En attendant, les droits d'auteur étaient bloqués à la Sacem. Jean-Jacques Lemoine a donc créé une société aux Nouvelles-Hébrides, appelée ARIMA (Artists Rights International Management Agency) qui devient la société éditrice des principales œuvres de Ravel. Elle s'est expatriée et elle est aujourd'hui

installée à Gibraltar car l'exemption fiscale est de 25 ans. Les œuvres de Maurice Ravel ne tomberont dans le domaine public qu'en 2015. Il faut savoir que depuis 1970, le boléro a rapporté plus de 46 millions d'euros et tout ce pillage s'est fait sous les yeux de la Sacem, « consentante et silencieuse ».

Des droits d'auteur colossaux.

Reconnu comme un maître de l'orchestration et un artisan méticuleux, Ravel est le compositeur français le plus joué dans le monde depuis des décennies. Les œuvres de Ravel rapportent chaque

Programme

Vivaldi : concerto pour guitare en ré majeur
Olivier Herbay, guitare

Saint Saëns : la danse macabre op.40

Ravel : concerto pour la main gauche
Olivier Herbay, piano

Dvorak : Premier mouvement de la huitième symphonie

Orchestre symphonique du campus d'Orsay
Direction : Martin Barral

Le concerto pour la main gauche

Longtemps, Ravel s'est tenu à l'écart du genre concertant qui, si l'on en croit Léon-Paul Fargue, était honni des auditeurs passionnés de la fin du XIXe siècle : "Le public de ma jeunesse, le public de la jeunesse de Ravel se levait de sa place, manifestait, intervenait, fronçait ses manies, sifflait souvent les concertos qu'il fuyait avec ostentation pour aller fumer dehors la cigarette libératrice." Cependant, le compositeur a souvent avoué son admiration pour les œuvres de Liszt et de Saint-Saëns. Avec la version pour violon et orchestre de Tzigane (1924), il approche déjà le concerto. En 1929, il entame, non pas une, mais deux partitions pour piano et orchestre ! Car l'homme aime les gageures. Se confronter à un genre qui pourrait entraîner le risque de l'académisme en est une. Mais s'approprier la tradition, mieux encore, la détourner, voilà une perspective stimulante. En outre, le pianiste autrichien Paul Wittgenstein, amputé de son bras droit pendant la Première Guerre mondiale, lui commande un concerto pour la main gauche. Ravel décide donc d'écrire deux partitions d'une facture différente : l'une, "pour deux mains", adopte l'habituelle forme en trois mouvements (Concerto en sol) ; l'autre, pour la main gauche, est d'une seule coulée.

"Dans une œuvre de ce genre, l'essentiel est de donner non pas l'impression d'un tissu sonore léger, mais celle d'une partie écrite pour les deux mains", affirme le compositeur. Par conséquent, la main gauche parcourt toute l'étendue du clavier, brave des déplacements périlleux donnant une sensation d'ubiquité, à la fois terrifiante et fascinante. Marguerite Long, qui a défendu la musique de Ravel avec ardeur, souligne les particularités de la technique pianistique : "Cette fresque colossale, aux dimensions d'un univers calciné, ce sont les cinq doigts de la main senestre, reine des mauvais présages, qui vont en brosser les âpres reliefs [...]. À deux mains le chant et l'accompagnement se jouxtent, se juxtaposent, se pénètrent parfois, mais en conservant leur dualité d'origine ; ici les deux émergent du même

moule, se modèlent à partir d'une même argile. Par ailleurs, c'est au pouce qu'est dévolu le rôle principal dans l'expression mélodique. Bien épaulé par le bloc des autres doigts, il va, par le jeu latéral du poignet et celui de sa musculature propre, s'imprimer profondément dans le clavier avec une qualité de pénétration qui n'est qu'à lui."

De fait, la contrainte d'utiliser la seule main gauche conduit Ravel à inventer des formules inédites et une nouvelle façon de faire sonner l'instrument, qu'il n'aurait sans doute pas soupçonnées sans cela. Mais si l'écriture peut créer l'illusion de deux mains, elle nécessite une performance physique hors du commun, une lutte du soliste avec son instrument. Ce combat, le pianiste le mène aussi contre un orchestre menaçant. La superposition d'éléments thématiques en apparence incompatibles produit des harmonies grinçantes. De longues progressions se dirigent de façon implacable vers un sommet suivi d'un effondrement. Certes, l'orchestre se tait par moments pour laisser le soliste épancher un lyrisme intériorisé et mélancolique. Quelques épisodes plus légers, qui rappellent la scène des pasteureaux dans L'Enfant et les sortilèges (1925), apportent une détente bienvenue. Pourtant, celle-ci n'est qu'une chimère.

Les similitudes entre le Concerto, La Valse (1920) et le Boléro (1928) s'imposent avec évidence. Tous trois se dirigent vers un inéluctable cataclysme. Comme La Valse, le Concerto commence par un grouillement indistinct, dont émerge peu à peu une ligne mélodique. La solennité du Lento initial n'est pas sans évoquer Le Paon à la vaine majesté, dans les Histoires naturelles (1906). Un long crescendo conduit aux scansions féroces d'un Allegro, qui contient "beaucoup d'effets de jazz" selon les propres termes de Ravel. Pas un jazz de music-hall, mais celui, nerveux et agressif, qu'on pouvait déjà entendre dans Blues, le deuxième mouvement de la Sonate pour violon et piano (1927). Un rappel du Lento initial interrompt un temps la terrible marche, laquelle reprend ses martèlements dans la dernière page.

La Danse Macabre (suite de la page 1)

Un scénario de film d'horreur

Minuit sonne. Satan va conduire le bal. La Mort paraît, accorde son violon, et la ronde commence, presque furtivement au début, s'anime, semble s'apaiser et repart avec une rage accrue qui ne cessera qu'au chant du coq. Le sabbat se dissout avec le lever du jour. Tout comme dans son Carnaval des animaux, tous les instruments utilisés viennent jouer un rôle, ce sont de véritables acteurs. Ainsi, le xylophone représente les squelettes qui dansent durant la nuit. En effet, c'est le bruit de leurs os qui claquent que le compositeur a ici figuré. Les violons marquent la cadence sur des quintes criardes et rappellent le vent d'hiver et la quinte diminuée du début (la-mi bémol) veut suggérer la sécheresse et l'aigreur de la saison. La harpe sonne les douze coups de minuit et le violon solo symbolise la mort qui frappe

sur les tombes pour réveiller les défunts. Trois thèmes sont développés : l'un rythmique, exposé par la flûte ; le second mélodique, énoncé par le violon solo ; enfin, la citation du Dies irae, issu du chant grégorien des monastères, mais il s'agit ici d'un Dies irae sautillant qui sonne bizarrement à la trompette, appuyée par les cymbales ; les esprits infernaux semblent ridiculiser cette phrase solennelle de la liturgie des morts. Ces trois motifs sont valsés. Le thème A se développe sous la forme de variations, que le thème B est traité en fugue et qu'à un certain moment, les deux se superposent. On soulignera aussi le déchaînement de l'orchestre, à grand renfort de clameurs dues aux cuivres, exprimant la joie frénétique, forcée, de ce monde souterrain. Et, quand le hautbois fait entendre le cocorico, les morts se dispersent.

Martin Barral

Né en 1961, il étudie la violoncelle au C.N.R de Boulogne Billancourt avec Michel Strauss, l'analyse avec Alain Louvier puis termine ses études à Caen. Il en sort en 1985 pourvu des diplômes d'analyse, de déchiffrage, de musique de chambre, de violoncelle (prix d'excellence à l'unanimité) et d'harmonie. Il obtient ensuite le premier prix au concours de l'U.F.A.M., puis le diplôme d'état de professeur de violoncelle. Il entre alors aux orchestres Lamoureux, Pro Arte et Solistes de France. C'est en sortant du rang de violoncelliste, comme quelques aînés illustres, que Martin Barral, à la demande de son chef, dirige l'orchestre symphonique de Caen. Dès lors, il prend les conseils de Jean Louis Basset et se perfectionne auprès de Dominique Rouits (professeur à l'Ecole Normale de Musique), Jean Sébastien Bé-

reau (professeur au Conservatoire National Supérieur de Paris), Carl Von Abel (chef assistant de l'Orchestre de Munich) et de Philippe Caillard pour la direction de chœurs. Martin Barral crée en 1984 avec quelques amis professionnels son propre orchestre "De Musica". Finaliste du concours de la FNAPEC, il est en 1993 lauréat de la Fondation Cziffra. Des festivals font appel à Martin Barral, il ouvre le printemps musical de Vanves, il est sollicité au Printemps de Bourges et engagé par le Conseil Général de l'Eure. Il est invité par Yamaha France à diriger, salle Gaveau, lors de son concert annuel. Il dirige de nombreuses fois *Les Noces de Figaro* de Mozart pour le Conseil Général des Yvelines et est invité sur France Musique. Il dirige depuis 2003 le concert final des Orchestrades de Brives-la-Gaillarde.

Antonín Leopold Dvořák (1841 - 1904)

Antonín Dvořák quitte l'école à 11 ans pour apprendre le métier de son père, boucher du village, et celui d'aubergiste. Son père se rend compte assez tôt des capacités musicales de son fils et l'envoie en 1853 chez un oncle de Zlonice, où il apprend l'allemand, langue officielle de l'administration impériale autrichienne, et améliore la culture musicale qu'il avait acquise avec l'orchestre du village. Il poursuit ses études à Kamenice et est accepté en 1857 à l'école d'orgue de Prague, où il reste jusqu'en 1859. Diplômé du second prix, il rejoint la Prager Kapelle de Karel Komzák, un orchestre de variétés. Il y tient la partie d'alto. En 1862, la Prager Kapelle est intégrée au nouvel orchestre du Théâtre provisoire de Prague, ainsi nommé dans l'attente de la fondation d'un véritable opéra (le Théâtre national de Prague verra le jour en 1881, mais devra être une nouvelle fois inauguré en 1883 à la suite d'un incendie). Son expérience de musicien d'orchestre lui permet de découvrir de l'intérieur un vaste répertoire classique et contemporain. Il joue sous la baguette de Bedřich Smetana, Richard Wagner, Mili Balakirev... et trouve le temps de composer des œuvres ambitieuses (deux premières symphonies en 1865). Dvořák démissionne de l'orchestre en 1871 pour se consacrer à la composition. Il vit des leçons particulières qu'il donne, avant d'obtenir un poste d'organiste à l'église Saint-Adalbert (1874). Dvořák tombe amoureux d'une de ses élèves, Josefina Čermáková. Il écrit un cycle de chansons, « Les Cyprès », dans la tentative de conquérir son cœur. Cependant elle épouse un autre homme, et en 1873 Dvořák épouse la sœur de Josefina, Anna. Ils ont neuf enfants.

Alors qu'il rencontre ses premiers succès locaux (cantate Hymnus en 1873 sous la direction de son ami Karel Bendl), un jury viennois reconnaît la qualité de ses compositions et lui octroie une bourse qui sera renouvelée cinq années consécutivement. Cela lui permet d'entrer en contact avec Johannes Brahms, qui deviendra son ami et le présentera à son éditeur Fritz Simrock. D'autres musiciens illustres comme les chefs d'orchestre Hans von Bülow et Hans Richter, les violonistes Joseph Joachim et Joseph Hellmesberger, et plus tard le Quatuor Tchéque, feront beaucoup pour la diffusion de sa musique. Son Stabat Mater, les Danses slaves et diverses œuvres symphoniques, vocales ou de musique de chambre le rendent célèbre. L'Angleterre le plébiscite. Dvořák s'y rendra à neuf reprises pour diriger ses œuvres, notamment ses cantates et oratorios très appréciés du public britannique. La Russie, à l'initiative de Piotr Ilitch Tchaïkovski, le réclame à son tour. Le compositeur tchèque fera une tournée à Moscou et à Saint-Petersbourg (mars 1890). Célèbre dans tout le monde musical, il est nommé de 1892 à 1895 directeur du Conservatoire national de New York. Il y tient une classe de composition. Sa première œuvre composée aux États-Unis, est la 9e symphonie dite « Du nouveau Monde ». Son succès est foudroyant et ne s'est jamais démenti depuis sa première audition. Une juste reconnaissance qui masque pourtant la beauté et l'originalité des autres symphonies de maturité. Son intérêt pour la musique noire soulève une très vive controverse dont on perçoit l'écho sur le Vieux Continent. Son séjour en Amérique du Nord voit naître d'autres compositions très populaires comme le 12e Quatuor (dans lequel il emploie des



procédés caractéristiques du blues) et le célèbre Concerto pour violoncelle, qui sera terminé sur le sol européen. De retour en Bohême, où il retrouve sa douce vie à la campagne, il compose plusieurs poèmes symphoniques : L'Ondin, La Sorcière de midi, Le Rouet d'or, Le Pigeon des bois, inspirés par les légendes mises en vers par Karel Jaromír Erben. Dvořák renouvelle le genre en inventant un procédé de narration musicale fondé sur la prosodie de la langue parlée. Ce procédé dit des « intonations » sera repris par Leoš Janáček. La fin de sa vie est surtout consacrée à la composition d'opéras dont le plus célèbre reste Rusalka, créé en 1901. Pendant cette période, il dirige également le Conservatoire de Prague.

L'orchestre symphonique d'Orsay



L'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay a été fondé en 1976 par quelques musiciens, ceux de l'orchestre de chambre du CEN de Saclay et quelques membres de la faculté. Il est composé aujourd'hui de plus de 70 musiciens amateurs issus en majorité des milieux scientifiques de la région. Il donne une douzaine de concerts par an, répartis sur trois programmes : un programme symphonique, un programme avec concertis-

te, un programme avec chœurs. Les solistes accompagnés par l'orchestre, comme Philippe Aïche, Christophe Boulier, Sarah Nemtanu (violon), Yury Boukoff (piano), Raphaël Perraud, Michel Strauss (violoncelle), Magali Mosnier (flûte), André Isoir (orgue), la soprano Caroline Casadessus... et l'interprétation d'œuvres ambitieuses ou difficiles comme le Requiem de Verdi, Shéhérazade de Rimsky-Korsakov,

l'Apprenti Sorcier de Dukas, l'Oiseau de feu de Stravinsky, et la 9e symphonie de Beethoven sont un gage du rayonnement et de la qualité de l'orchestre. Régis Pasquier, Roger Roche, Pierre-Michel Durand et Daniel Couderd ont été ses chefs successifs. C'est en juin 1998 que Martin Barral remportait le concours organisé par l'orchestre symphonique d'Orsay pour choisir un nouveau directeur musical après la démission de Daniel Couderd. Il nous présente aujourd'hui un orchestre largement renouvelé, avec des cordes plus nombreuses qui ont acquis sous sa direction une grande homogénéité, ce qui a permis à Martin Barral d'inviter son maître Dominique Rouits, professeur de direction à l'Ecole Normale de Musique et chef permanent de l'Opéra de Massy, à le diriger dans Sheherazade. Avec Martin Barral, l'orchestre a enregistré en 2000 en création mondiale une œuvre contemporaine de Piotr Moss, le Petit Singe Bleu, écrite avec une aide du Ministère de la Culture. Il a aussi été invité fin décembre 2007 et fin juillet 2009 en Chine, et a participé en mai 2010 au Festival International de Musique Universitaire de Belfort.

Prochains programmes de l'orchestre symphonique d'Orsay, direction Martin Barral

Programme de juin 2011 : Te Deum de Dvorak avec les chœurs de Massy et Chelles (soit 110 choristes) ; solistes Caroline Casadesus (soprano) et Jean-Louis Serre (baryton), et huitième symphonie de Dvorak.

Concerts :

- Dimanche 29 mai à 17h au grand amphithéâtre du campus d'Orsay dans le cadre du Printemps de la Culture de l'université Paris-Sud
- Mardi 14 juin à 20h45 l'église St Antoine de Padoue à Paris
- Vendredi 24 juin à 20h30 à Massy Eglise St Marie Madeleine, place de la Mairie.

Programme de novembre 2011 à janvier 2012 avec Sarah Nemtanu. Considérée comme étant l'une des plus grandes violonistes, elle acquiert la reconnaissance internationale à 21 ans lorsqu'elle est nommée premier violon solo de l'Orchestre National de France. Victoires de la

musique 2007, elle est nommée « révélation soliste instrumentale de l'année ». Véritable interprète dans le film « Le Concert » aux deux millions d'entrées en France, elle acquiert dès lors la reconnaissance du grand public. L'Orchestre symphonique du Campus d'Orsay vous propose un programme tiré de la musique du film avec le Concerto pour violon et orchestre de Tchaïkovski, soliste Sarah Nemtanu, et les Prélude N°3 et Rapsodie Hongroise N°2 de Franz Liszt, œuvres majeures du compositeur, dont cette année sera le 300ème anniversaire.

Voulez-vous jouer avec nous ?

L'orchestre souhaite accueillir de nouveaux membres dans les pupitres de cordes, violons, altos, violoncelles et contrebasses.

Si vous pensez pouvoir y participer ou si vous connaissez des personnes susceptibles d'être intéressées, n'hésitez pas et contactez un responsable de l'orchestre : Martin Barral tél 01 4655 5333 ou Joël Eymard tél 06 8299 3954 ou par e-mail à osco@free.fr ou sur le web à <http://osco.free.fr>